

---

# Dossier Octave Crémazie

Textes critiques

---

**BeQ**

Les opuscules : no 5 (ver. 1.0)

**La Bibliothèque électronique du Québec**

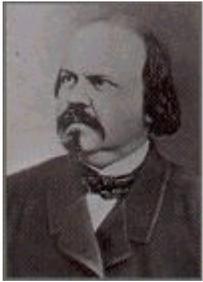


Photo: BNC

« Le plus patriotique et en même temps le plus malheureux des poètes », écrivent les éditeurs, lorsqu'ils publient les *Oeuvres complètes* d'Octave Crémazie, en 1882. Et, effectivement, notre *poète national* n'a pas eu une vie très heureuse. Il n'a pas été que poète, cependant, il est reconnu aussi aujourd'hui pour sa correspondance et un *Journal du siège de Paris*.

« Dans la position où je me trouve, je dois chercher à gagner le pain quotidien avant de songer à la littérature. Ma tête, fatiguée par de rudes épreuves, ne me permet pas de travailler beaucoup.

Ce que vous me demandez, d'autres amis me l'on également demandé, en m'écrivant que je devais cela à mon pays. Ces phrases sont fort belles, mais elles sont aussi vides qu'elles sont sonores. Je sais parfaitement que mon pays n'a pas besoin de mes faibles travaux, et qu'il ne me donnera jamais un sou pour m'empêcher de crever de faim sur la terre de l'exil. Il est donc tout naturel que j'emploie à gagner ma vie les forces qui me restent. J'ai bien deux mille vers au moins qui traînent dans les coins et les recoins de mon cerveau. À quoi bon les en faire sortir? Je suis mort à l'existence littéraire.

Laissons donc ces pauvres vers pourrir tranquillement dans la tombe que je leur ai creusée au fond de ma mémoire. Dire que je ne fais plus de poésie serait mentir. Mon imagination travaille toujours un peu. J'ébauche, mais je ne termine rien, et, suivant ma coutume, je n'écris rien. Je ne chante que pour moi. »

Octave Crémazie, *lettre à l'abbé Casgrain*,  
le 2 avril 1866.

## Sa vie

Surnommé notre poète national, Octave Crémazie est né à Québec en 1827. Il fait ses études classiques au Séminaire de cette ville (1836-1844), puis devient avec son frère Joseph le copropriétaire d'une librairie, rue de la Fabrique, où il vend les dernières nouveautés de Paris.

Cette librairie devient bientôt le rendez-vous des intellectuels québécois, comme François-Xavier et Alfred Garneau, l'abbé Henri-Raymond Casgrin, Antoine Gérin-Lajoie, Louis Fréchette, Pamphile Le May, etc., qui s'y réunissent pour discuter de littérature, de politique et d'histoire.

Ces réunions, qui avaient lieu spontanément sans autre but que d'échanger des idées, sont à l'origine du mouvement littéraire qu'on devait plus tard appeler *l'École patriotique de Québec*.

Après avoir participé à la fondation de *l'Institut Canadien de Québec* (1847) dont il deviendra plus tard le président, Octave Crémazie commence à publier ses poèmes dans des périodiques locaux, comme le *Journal de Québec* et *l'Abeille*. Ils paraissent à intervalles irréguliers de 1849 à 1862.

Plus intéressé à la littérature qu'au commerce, notre poète voit bientôt ses affaires péricliter. Dans l'espoir d'éviter la faillite, il a le malheur de commettre des faux, ce qui le pousse à s'exiler en France (1862) pour échapper à des

poursuites judiciaires. Cet épisode marque la fin de sa carrière poétique.

Installé à Paris où il vit chichement d'emprunts, de travaux de copiste et de gratte-papier, il maintient avec ses amis du Canada, en particulier avec l'abbé Casgrain, une correspondance assez assidue dans laquelle il exprime ses idées littéraires et sociales ainsi que l'amertume de sa vie d'exilé.

En 1870, il rédige son *Journal du siège de Paris* où il note au jour le jour les événements dont il est témoin. Après s'être enfui à Orléans durant la Commune, il revient à Paris où son vieil ami l'abbé Casgrain lui rend visite en 1874.

Ayant obtenu un emploi de commis à une agence maritime, il se rend au Havre en 1877 où il succombe, deux ans plus tard, à une péritonite.

Ses oeuvres ne paraîtront en volume qu'en 1882. La production poétique de Crémazie n'est pas abondante: quelques douzaines de poèmes, guère plus de cent pages.

Uniquement connu de son vivant comme poète, Crémazie nous apparaît aujourd'hui, grâce à sa correspondance et à son *Journal du siège de Paris*, comme un des meilleurs prosateurs du 19<sup>ème</sup> siècle.

Sources: *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes*, Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent, Centre éducatif et culturel, Inc., 1968.

## Octave Crémazie, vu par Mgr Camille Roy

Né à Québec, le 16 avril 1827. Après ses études faites au Séminaire de Québec, il devient associé en librairie avec ses deux frères Jacques et Joseph. Il consacre ses loisirs à la lecture et à la poésie. Il publie ses premiers vers dans le *Journal de Québec*. Les principaux poèmes qu'il a composés furent plus tard recueillis par ses amis et réunis en volume. Des revers de fortune, où il se trouva gravement compromis, l'obligèrent, en 1862, à quitter Québec et son pays. Crémazie se réfugia en France. Il vécut, à Paris, pauvre et isolé, sous le nom de Jules Fontaines. Il mourut au Havre en 1879.

Crémazie est le plus populaire de nos poètes, à cause de ses chants si patriotiques, et à cause aussi, sans doute, des infortunes de sa vie. Bien qu'il lui soit arrivé d'égarer parfois son inspiration sur des sujets étrangers, *la Guerre d'Orient*, *Sur les ruines de Sébastopol*, *Castelfidardo*, il est sincèrement canadien. *Le Chant du vieux Soldat canadien*, *le Drapeau de Carillon*, *Mgr de Laval*, *la Fiancée du marin*, sont quelques-unes de ses poésies les plus connues. Le thème lyrique de la mort lui a suggéré l'un de ses meilleurs chants, intitulé *les Morts*. Crémazie avait commencé un long poème, *la Promenade de trois Morts*, où un réalisme de mauvais goût se mêle trop souvent à l'inspiration sentimentale de l'auteur. Il n'a pas eu le temps de finir ce poème qui n'eût peut-être rien ajouté à sa gloire.

La poésie de Crémazie est d'ailleurs assez inégale; elle s'enlève quelquefois d'un beau mouvement, mais trop souvent aussi elle est terne et un peu languissante. On étudiera avec profit les idées littéraires de Crémazie, telles qu'il les a souvent communiquées à l'abbé Raymond Casgrain, dans des lettres qui ont été publiées en tête du volume des *Oeuvres complètes* du poète.

Sources: *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française*, Mgr Camille Roy, Imprimerie de l'Action sociale, Québec, 1907, p. 23-24.

## Octave Crémazie, vu par Henri d'Arles

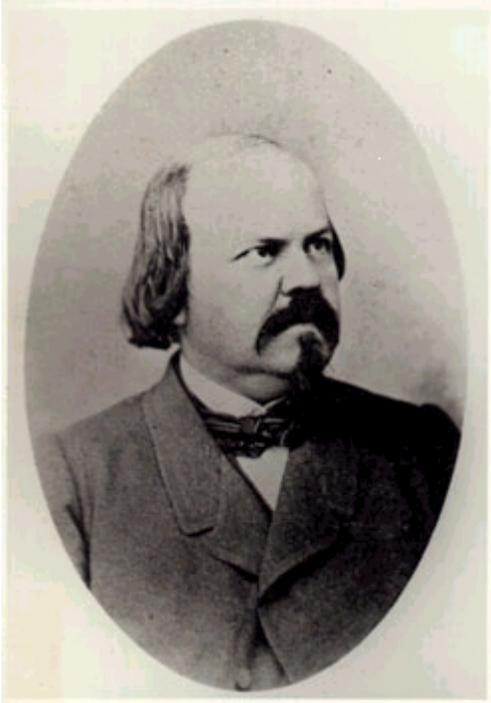
« Éminemment tragique a été la destinée du poète, dont je veux essayer d'évoquer, ce soir, la figure déjà lointaine.

Par les amertumes, les fatalités de son existence, Crémazie appartient à la longue lignée de ces génies malheureux, – Dante, Le Tasse, Milton et tant d'autres, – à qui leurs malheurs ont créé comme une auréole. Mais, là s'arrête l'affinité entre notre vieux barde, et ces grandes victimes du sort, qui ont acheté si chèrement, au prix de quelles immolations, leur immortalité. Notre sympathie pour lui ne saurait, en effet, nous aveugler au point de mettre son oeuvre, assez primitive, en somme, en parallèle avec ces poèmes, douloureux et immenses, qui s'appellent la *Divine Comédie*, la *Jérusalem délivrée*, ou le *Paradis perdu*.

La vérité historique nous oblige même à noter un aveu assez délicat, qui lui a échappé, au cours de sa correspondance intime. Crémazie y confesse que ce sont ses fautes qui lui ont mérité son châtement. L'exil où il s'était condamné était la conséquence d'un de ces actes contre l'honneur, que toute société réproouve, et que notre patriotisme aurait mauvaise grâce à vouloir excuser. »

Henri d'Arles, *Essais et conférences*, 1909.

## Octave Crémazie, vu par l'abbé Casgrain.



Photographe: Jules-Ernest Livernois,  
Musée de la civilisation, fonds d'archives  
du Séminaire de Québec.

Quel est le citoyen de Québec de 1860 qui ne se rappelle la librairie Crémazie, rue de la Fabrique, dont la vitrine, tout encombrée de livres frais arrivés de Paris, regardait la caserne des Jésuites, cette autre ruine qui, elle aussi, a disparu sous les coups d'un vandalisme que je ne veux pas qualifier? C'était le rendez-vous des plus belles intelligences d'alors: l'historien Garneau s'y coudoyait avec le penseur Étienne Parent; le baron Gauldrée-Boilleau, alors consul général de France à Québec, que j'ai revu depuis à Paris, emprisonné à la Conciergerie, à deux pas de la cellule de Marie-Antoinette, le baron Gauldrée-Boilleau, dis-je, y donnait la main à l'abbé Ferland, pendant que Chauveau feuilletait les *Samedis* de Pontmartin; J.-C. Taché discourait là à bâtons rompus avec son antagoniste Cauchon; Fréchette et Lemay y venaient lire leurs premiers essais; Gérin-Lajoie avec Alfred Garneau s'y attardait au sortir de la bibliothèque du parlement. Octave

Crémazie, accoudé nonchalamment sur une nouvelle édition de Lamartine ou de Sainte-Beuve, tandis que son frère faisait l'article aux clients, jetait à de rares intervalles quelques réparties fines parmi les discussions qui se croisaient autour de lui, ou bien accueillait par un sourire narquois les excentricités de quelques-uns des interlocuteurs.

On était à l'époque des *Soirées canadiennes*; la popularité dont cette revue jouissait à sa naissance avait répandu une vie nouvelle, pleine d'entrain et d'espérance, dans notre petite république des lettres. On avait foi dans l'avenir et on avait raison. La phalange des jeunes talents se groupait avec une ardeur fiévreuse autour des vieux maîtres, prête à tout entreprendre sous leurs ordres. Nature sympathique et ouverte, modeste comme le vrai talent, n'ayant jamais rêvé, pour son malheur, que lecture et poésie, toujours disposé à accueillir les nouveaux venus dans l'arène, Crémazie était le confident de chacun. Que de pas hésitants il a raffermis! Que d'écrivains de mérite qui s'ignoraient et qu'il a révélés à eux-mêmes! Personne n'a eu une plus large part que lui au réveil littéraire de 1860.

Né à Québec, le 16 avril 1827, d'une famille originaire du Languedoc,<sup>1</sup> il avait fait ses études au séminaire de cette

---

<sup>1</sup> Jacques Crémazie, bisaïeul du poète, était né en 1735 à Artigat, petit village de l'ancien diocèse de Rieux, en Languedoc (aujourd'hui dans le département de l'Ariège). On voit par son certificat de liberté déposé, à l'époque de son premier mariage en 1762, à l'évêché de Québec, qu'après avoir séjourné sept ans à Pamiers et deux à Bayonne, il s'était embarqué sur la flûte du roi le *Canon*, et était arrivé à Québec en 1759. M. l'abbé Tanguay, dans son excellent *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, nous apprend que ce Jacques Crémazie épousa en secondes noces, à Québec, le 27 avril 1783, Marie-Josette Le Breton. De ce mariage naquit, le 14 octobre 1786, Jacques, père d'Octave Crémazie.

ville. Il était entré ensuite dans le commerce et était devenu l'associé de ses deux frères Jacques et Joseph, fondateurs d'une maison de librairie qui vient de s'éteindre après avoir duré au delà de trente ans. Humble dans ses commencements, elle prit après 1855, sous la direction d'Octave, un développement considérable, trop rapide peut-être, trop hâtif à une époque où les livres étaient encore d'un débit assez difficile; ce qui fut la première cause du désastre qu'elle a éprouvé quelques années plus tard. Quoi qu'il en soit, il convient d'ajouter ici que cette maison française est une de celles qui ont le mieux servi le mouvement littéraire au milieu de nous.

Crémazie a été l'un des fondateurs de l'Institut canadien de Québec, et l'un de ses membres les plus actifs tant qu'il a vécu au Canada.

Tout au fond de sa librairie s'ouvrait un petit bureau, à peine éclairé par une fenêtre percée du côté de la cour, et où l'on se heurtait contre un admirable fouillis de bouquins de tout âge, de tout format et de toute reliure. C'était le cénacle où il donnait ses audiences intimes. On s'asseyait sur une caisse ou sur une chaise boiteuse, et on laissait la causerie chevaucher à tous les hasards de l'imprévu. C'est alors, dans ces cercles restreints, que Crémazie s'abandonnait tout entier et qu'il livrait les trésors de son étonnante érudition. Les littératures allemande, espagnole, anglaise, italienne, lui étaient aussi familières que la littérature française; il citait avec une égale facilité Sophocle et le Ramayan, Juvénal et les poètes arabes ou scandinaves. Il avait étudié jusqu'au sanscrit!

Disciple du savant abbé Holmes, qui a laissé un nom impérissable au séminaire de Québec, et qui en avait fait son ami plus que son élève, il avait appris de lui à ne vivre que pour la pensée. Il avait fait de l'étude l'unique passion de sa vie, et elle lui suffisait. Elle fut sa compagne sous la bonne comme sous la mauvaise étoile. Quant tout le reste l'eut abandonné, elle s'assit à son chevet pour animer sa solitude, endormir ses douleurs, calmer ses insomnies et adoucir les amertumes de l'exil.

Abstème comme un anachorète, négligé dans sa tenue, méditatif autant qu'un fakir, il ne vivait que pour l'idéal; le monde ne lui était rien, l'étude lui était tout. Le travail de la composition et de la lecture absorbait une grande partie de ses nuits: il composait ses vers la nuit, couché dans son lit. Le silence, la solitude, l'obscurité évoquaient chez lui l'inspiration: la nuit était sa muse. Souvent il ne prenait pas même la peine de confier ses poésies au papier; il ne les écrivait qu'au moment de les livrer à l'impression. Elles étaient gravées dans sa mémoire mieux que sur des tablettes de marbre.

Obligé par nécessité de s'occuper d'affaires pour lesquelles il n'avait ni goût ni aptitude, il les expédiait d'une main distraite, s'en débarrassait avec une incurie et une imprévoyance qui finirent par creuser un abîme sous ses pieds. Il oubliait d'escompter un billet à la banque pour courir après une rime qui lui échappait. Quand il se réveilla de ce long rêve, il était trop tard.

Au physique, rien n'était moins poétique que Crémazie: courtaud, large des épaules, la tête forte et chauve, la face ronde et animée, un collier de barbe qui lui courait d'une

oreille à l'autre, des yeux petits, enfoncés et myopes, portant lunettes sur un nez court et droit, il faisait l'effet au premier abord d'un de ces bons bourgeois positifs et rangés dont il se moquait à coeur joie: « braves gens, disait-il,

*Qui naissent marguilliers et meurent échevins, »*

et qui ont « toutes les vertus d'une épitaphe. »

C'est ainsi qu'il les dépeignait lui-même dans la seconde partie de sa *Promenade de trois morts*, dont il me citait, à Paris, quelques bribes qu'il gardait dans sa mémoire et qu'il n'a jamais écrites. Son sourire, le plus fin du monde, et les charmes de sa conversation faisaient perdre de vue la vulgarité de sa personne.

À part certains hommes d'affaires, nul ne soupçonnait le volcan sur lequel il marchait et qui allait éclater sous ses pas. Quelques mots amers qui lui échappaient ou qu'il plaçait en vigie dans la conversation, quelques sarcasmes inexplicables, qui paraissaient en singulière contradiction avec sa vie calme en apparence et insouciant, étaient les seuls indices des orages intérieurs qu'il subissait. On n'y faisait pas attention: la suite en fit comprendre le sens.

Son dernier poème, resté inachevé, la *Promenade de trois morts*, venait de paraître dans les *Soirées canadiennes*. Remarqué comme toutes ses compositions, ce poème avait pris ses admirateurs par surprise et révélait une nouvelle phase de son talent. Personne ne pouvait s'expliquer l'étrangeté de ce cauchemar poétique; on n'en saisit que plus tard les analogies avec sa situation. La réalité était plus étrange que le rêve.

La stupeur fut universelle lorsqu'un matin on apprit qu'Octave Crémazie avait pris le chemin de l'exil: le barde canadien s'était tu pour toujours. Où était-il allé? S'était-il réfugié aux États-Unis? Allait-il traverser l'Océan pour venir vivre en France? Pendant plus de dix ans, ce fut un mystère pour le public; quelques intimes seulement étaient au fait de ses agissements et connaissaient le lieu de sa retraite.

HENRI-RAYMOND CASGRAIN.

Sources: Octave Crémazie, *Oeuvres complètes*, selon l'édition Beauchemin et Valois, Libraires-Imprimeurs, Montréal, 1882.

## Quelques notes sur Octave Crémazie

Sources: Ernest Gagnon, *Feuilles volantes et Pages d'histoire*, Typ. Laflamme & Proulx, Québec, 1910.

Octave Crémazie, plus que beaucoup d'autres, était un homme classé. Il avait dit un jour qu'il ne donnerait pas un poil de sa barbe pour une femme<sup>2</sup>; il ne recherchait donc pas la société des dames, d'où sa lourde apparence semblait du reste l'éloigner, et ses habitudes étaient routinières à l'extrême. Jamais on ne le rencontrait dans un salon; rarement pouvait-on l'apercevoir dans un lieu d'amusement public. On ne le voyait souvent que sur le seuil de sa librairie, dans la rue qui conduisait à la résidence de sa mère, qui était aussi la sienne, ou dans son banc de la cathédrale de Québec, aux offices solennels de l'antique église métropolitaine dont il admirait la pompe traditionnelle.

On a dit qu'Octave Crémazie devait mal tenir sa librairie puisqu'il était poète. La conclusion est loin de s'imposer; et d'ailleurs Joseph Crémazie, frère aîné et associé d'Octave, ainsi que d'excellents employés (MM. Fournier, Matte et autres) étaient là pour voir à la bonne tenue de l'établissement.

---

<sup>2</sup> Lorsque, à ma demande, Crémazie composa: « La Fiancée du Marin », pour l'album d'une commune parente, je le plaisantai sur ce mot de célibataire invétéré qui avait fait le tour des salons de Québec. – « Pour être franc, me dit-il, je dois confesser que je songe quelquefois au mariage... mais seulement lorsqu'il manque un bouton à mon gilet ou à ma redingote. »

On a dit encore que l'auteur des *Morts* et de *Castelfidardo* n'entendait rien à la comptabilité. C'est là une autre erreur. (...)

Mais alors comment expliquer le désastre financier d'un établissement tenu par des hommes habiles, rangés, aux habitudes modestes et régulières? Monsieur l'abbé Casgrain a donné un commencement de réponse à cette question en disant que les importations de Crémazie furent excessives. Ces importations atteignirent un chiffre invraisemblable. Une quantité de caisses et de ballots, furent débarqués à la basse-ville, puis transportés à la librairie de la rue de la Fabrique et à un vaste hangar occupé aujourd'hui par l'imprimerie Laflamme & Proulx, rue Garneau, (alors rue Saint-Joseph). Ces deux bâtiments furent remplis de marchandises de goût, même étrangères à la spécialité de la librairie, qui y restèrent longtemps entassées et en partie oubliées<sup>3</sup>. Au dire de Monsieur J.-C. Taché, la librairie « J. et O. Crémazie » était alors et de beaucoup la plus importante du Bas-Canada.

Comment Octave Crémazie avait-il pu songer à faire d'aussi extravagantes importations? Nous sommes ici en présence d'un phénomène psychologique intéressant que personne n'a signalé encore, mais dont il m'a été facile de me rendre compte en recueillant, sans les chercher, des renseignements à Paris même, plusieurs années avant ce qu'on a appelé la « catastrophe » du poète.

Crémazie, l'homme aux habitudes invariables, l'homme « classé » dont je parlais tout à l'heure, lisait beaucoup et

---

<sup>3</sup> Crémazie avait aussi importé des vins de différentes marques, des chaussures, des tapisseries, etc.

avait l'esprit ouvert à toutes les connaissances humaines<sup>4</sup>. Il avait aussi l'intuition d'une société polie, raffinée, riche, élégante, friande de nouveautés, toute différente à beaucoup d'égards de celle qu'il avait pu entrevoir dans sa ville natale. Transporté tout à coup à Paris, où il n'était pas connu, il devint aussitôt un tout autre homme, joua de la meilleure foi du monde un véritable rôle, – le rôle d'un Canadien idéal, instruit, brillant, fortuné, pouvant – on le lui disait sans cesse – disposer d'un crédit illimité. On le rencontrait chez le prince de Polignac, dans le salon de Monsieur et Madame de Puibusque, à la table des écrivains et des éditeurs de renom. Sa réputation de riche négociant lui fit commettre l'imprudence de prêter l'oreille aux offres de crédit qu'à l'envie on le sollicitait d'accepter.

Fut-il alors atteint de mégalomanie? En arrivant à Paris, lors de son premier ou de son deuxième voyage en France, il avait écrit aux principaux éditeurs de la capitale pour leur apprendre qu'il était descendu à tel hôtel, où il serait bien aise de les recevoir. Y avait-il là naïveté ou pose? Peut-être l'une et l'autre. Ce qui est certain, c'est que le procédé réussit à lui faire une réputation de libraire richissime, – réputation qui dura jusqu'à ce que son frère Joseph, dont les allures étaient extrêmement modestes, fût venu rompre le charme, quelques années plus tard.

---

<sup>4</sup> Pendant quelque temps il se livra, comme bien d'autres Québécois, à l'étude de ce que l'on appelait alors *la biologie*. Il avait un réel pouvoir hypnotisant dont il usa une fois, pour badiner, avec un succès qui l'étonna lui-même, ayant réussi à arrêter, à une distance de plus d'un arpent, un piéton en face de la cathédrale de Québec, et à le retenir immobile et comme fixé au sol pendant plusieurs minutes. Il ne renouvela pas cette expérience dangereuse, - pas du moins à ma connaissance.

(...)

Octave Crémazie composait ses vers sans se préoccuper de les écrire. Une fois fixés dans sa pensée ils l'étaient pour toujours. Il pouvait les écrire un mois, un an, dix ans plus tard: cela lui était également facile. Il me disait un jour: « J'ai au moins trois mille vers non écrits qui me trottent dans la tête. »

(...)

Le chantre du *Drapeau de Carillon* n'avait pas trente-six ans lorsqu'il quitta le Canada pour n'y plus jamais revenir.

Il cessa alors d'écrire en vers, et l'on peut dire qu'il était dans toute la plénitude de son talent lorsque sa carrière de poète fut brisée.

Né à Québec le 16 avril 1827, Octave Crémazie, devenue « Jules Fontaine » pour tous ceux qui l'entouraient, mourut au Havre, en France, le 16 janvier 1879, sans avoir revu aucun membre de sa famille depuis son départ précipité de 1862. (...) Il fut enlevé par une péritonite qui le fit beaucoup souffrir pendant deux jours. Un prêtre fut appelé auprès de lui et lui administra les derniers sacrements. Il cessa ensuite de souffrir et s'éteignit doucement, sans avoir conscience, semblait-il, que la mort approchait. Il fut enterré dans le cimetière de la ville normande. Son hôte, M. Malandain, fit réunir une trentaine de personnes pour accompagner à sa dernière demeure cet étranger dont on avait remarqué l'esprit supérieur et les sentiments élevés. On fit dresser sur sa fosse une croix de bois portant le nom sous lequel on le connaissait: « Jules Fontaine », – croix qui a été remplacée il y a quelques années par une autre portant le nom véritable du poète.

## **Extraits de la correspondance d'Octave Crémazie.**

« Dans ses lettres, [Crémazie] nous parle de lui, mais encore avec mesure. Car, cet homme paraît avoir eu, à un degré extraordinaire, la pudeur de ses sentiments. C'était un réservé, un concentré. – Il est juste, toutefois, de faire remarquer qu'on n'a publié que des fragments de ses lettres à sa famille, et que les éditeurs en ont, probablement, supprimé ce qu'elles contenaient de trop, trop intime. – C'est un tort, car ce sont autant de lambeaux de son coeur qui nous échappent, et dont nous eussions aimé, pourtant, à nous repaître.

Telles quelles, elles nous en disent beaucoup sur son amour pour les siens et pour son pays, et sur la profondeur de la blessure, que l'exil et la misère rendaient chaque jour plus cuisante dans son âme. »

Henri d'Arles, *Essais et conférences*, 1909.

### **L'ignorance des Canadiens**

Dieu seul connaît, dites-vous, les trésors d'ignorance que renferme notre pays. D'après votre lettre je dois conclure que, loin de progresser, le goût littéraire a diminué chez nous. Si j'ai bonne mémoire, le *Foyer canadien* avait deux mille abonnés à son début, et vous me dites que vous ne comptez

plus que quelques centaines de souscripteurs. À quoi cela tient-il?

À ce que nous n'avons malheureusement qu'une société *d'épiciers*. J'appelle *épicier* tout homme qui n'a d'autre savoir que celui qui lui est nécessaire pour gagner sa vie, car pour lui la science est un outil, rien de plus.

(...) Les *épiciers* étant admis, nous n'avons malheureusement pas le droit de nous étonner si le *Foyer canadien*, qui avait deux mille abonnés à sa naissance, n'en compte que quelques centaines. Pendant plus de quinze ans, j'ai vendu des livres et je sais à quoi m'en tenir sur ce que nous appelons, chez nous, un homme instruit. Qui nous achetait les oeuvres d'une valeur réelle? Quelques étudiants, quelques jeunes prêtres, qui consacraient aux chefs-d'oeuvre de la littérature moderne les petites économies qu'ils pouvaient réaliser.

Les pauvres donnent souvent plus que les riches; les produits de l'esprit trouvent plus d'acheteurs parmi les petites bourses que parmi les grandes. Du reste, cela se conçoit. Le pauvre intelligent a besoin de remplacer par les splendeurs de la pensée les richesses matérielles qui lui font défaut, tandis que le riche a peut-être peur que l'étude ne lui apprenne à mépriser cette fortune qui suffit, non pas à son bonheur, mais à sa vanité...

*Lettres à l'abbé Casgrain, 1866.*

## L'avenir de la littérature canadienne-française

Plus je réfléchis sur les destinées de la littérature canadienne, moins je lui trouve de chances de laisser une trace dans l'histoire. Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait. Malheureusement, nous parlons et écrivons d'une assez piteuse façon, il est vrai, la langue de Bossuet et de Racine. Nous avons beau dire et beau faire, nous ne serons toujours, au point de vue littéraire, qu'une simple colonie; et quand bien même le Canada deviendrait un pays indépendant et ferait briller son drapeau au soleil des nations, nous n'en demeurerions pas moins de simples colons littéraires. Voyez la Belgique, qui parle la même langue que nous. Est-ce qu'il y a une littérature belge? Ne pouvant lutter avec la France pour la beauté de la forme, le Canada aurait pu conquérir sa place au milieu des littératures du vieux monde, si parmi ses enfants il s'était trouvé un écrivain capable d'initier, avant Fenimore Cooper, l'Europe à la grandiose nature de nos forêts, aux exploits légendaires de nos trappeurs et de nos voyageurs. Aujourd'hui, quand bien même un talent aussi puissant que celui de l'auteur du *Dernier des Mohicans* se révélerait parmi nous, ses oeuvres ne produiraient aucune sensation en Europe, car il aurait l'irréparable tort d'arriver le second, c'est-à-dire trop tard. Je le répète, si nous parlions huron ou iroquois, les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du vieux monde. Cette langue, mâle et nerveuse, née dans les forêts de l'Amérique, aurait cette poésie du cru qui fait les délices de l'étranger. On se pâmerait devant un

roman ou un poème traduit de l'iroquois, tandis que l'on ne prend pas la peine de lire un livre écrit en français par un colon de Québec ou de Montréal. Depuis vingt ans, on publie chaque année, en France, des traductions de romans russes, scandinaves, roumains. Supposez ces mêmes livres écrits en français, ils ne trouveraient pas cinquante lecteurs.

La traduction a cela de bon, c'est que si un ouvrage ne nous semble pas à la hauteur de sa réputation, on a toujours la consolation de se dire que ça doit être magnifique dans l'original.

Mais qu'importe après tout que les oeuvres des auteurs canadiens soient destinées à ne pas franchir l'Atlantique. Ne sommes-nous pas un million de Français oubliés par la mère patrie sur les bords du Saint-Laurent? N'est-ce pas assez pour encourager tous ceux qui tiennent une plume que de savoir que ce petit peuple grandira et qu'il gardera toujours le nom et la mémoire de ceux qui l'auront aidé à conserver intact le plus précieux de tous les trésors: la langue de ses aïeux?

Quand le père de famille, après les fatigues de la journée, raconte à ses nombreux enfants les aventures et les accidents de sa longue vie, pourvu que ceux qui l'entourent s'amuse et s'instruisent en écoutant ses récits, il ne s'inquiète pas si le riche propriétaire du manoir voisin connaîtra ou ne connaîtra pas les douces et naïves histoires qui font le charme de son foyer. Ses enfants sont heureux de l'entendre, c'est tout ce qu'il demande.

Il en doit être ainsi de l'écrivain canadien. Renonçant sans regret aux beaux rêves d'une gloire retentissante, il doit se regarder comme amplement récompensé de ses travaux s'il peut instruire et charmer ses compatriotes, s'il peut

contribuer à la conservation, sur la jeune terre d'Amérique, de la vieille nationalité française.

*Lettres à l'abbé Casgrain, 29 janvier 1867.*

### **Préjugés à l'égard du roman**

Je crois que le goût littéraire s'épurerait bientôt en Canada si les esprits pouvaient s'abreuver ainsi à une source d'où couleraient sans cesse les plus belles oeuvres du génie contemporain. Le roman, quelque religieux qu'il soit, est toujours un genre secondaire; on s'en sert comme du sucre pour couvrir les pilules lorsqu'on veut faire accepter certaines idées bonnes ou mauvaises. (...) Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux ne pas donner de romans à vos lecteurs (...) et les habituer à se nourrir d'idées sans mélange d'intrigues et de mise en scène? Je puis me tromper, mais je suis convaincu que le plus tôt on se débarrassera du roman, même religieux, le mieux ce sera pour tout le monde.

*Lettres à l'abbé Casgrain, 29 janvier 1867.*

## **Crémazie célébré par quelques poètes.**

**Gonzalve Desaulniers (1863-1934)**

À Crémazie

*Vers lus lors de l'inauguration du monument  
Crémazie au square St-Louis.*

Poète, tu vois, la terre est en fleurs,  
C'est le mois de juin, le mois des couleurs,  
Des métamorphoses;  
Celui qui pressent déjà les moissons,  
Le mois qui dans l'air suspend les chansons  
Sur l'âme des choses.

C'est le règne des reflets infinis;  
Le recueillement des bois et des nids,  
Le rappel des ombres,  
Les mystérieux gazouillis d'amour  
Dans les frondaisons des pins dont le jour  
Dore les fils sombres.

Moi des souvenirs, poète, celui  
Qui joyeusement nous prête aujourd'hui,  
    Dans sa clarté douce,  
Pour glorifier ton buste en ce lieu,  
Un pan de verdure, un coin de ciel bleu,  
    Un tapis de mousse.

Le reconnais-tu, ce beau ciel d'été?  
C'est lui que ta voix jadis a chanté,  
    Fière et solennelle.  
Avant que par le malheur terrassé  
Ton Génie, ainsi qu'un aigle blessé,  
    Eût fermé son aile.

Tu t'en es allé mourir près des flots  
Dont les bruits amers couvraient tes sanglots  
    Criés sur les grèves,  
Espérant toujours, des embruns jaillis,  
Les murmures doux des vers du pays  
    Pour bercer tes rêves.

Tu n'as pas en vain, poète, espéré,  
Car tout chante autour du bronze inspiré  
    Qui te fait revivre;

Qu'importe un passé douloureux, tu viens  
Reprendre ta place au milieu des tiens  
Que ta joie enivre.

Dans les nuits ainsi que dans les rayons,  
Parmi les oiseaux et les papillons  
Dont le vol t'effleure,  
Sous un toit chargé d'aromes subtils,  
Sans craindre à jamais de nouveaux exils,  
Maintenant demeure!

Demeure, ô poète, et si quelquefois  
La neige interrompt le concert des bois  
Ou de l'hirondelle,  
Attends les réveils qui ne tardent pas,  
Et sache, oublié d'hier, qu'ici-bas  
Tout se renouvelle.

*Les bois qui chantent (1930).*

## Nérée Beauchemin (1850-1931).

### À Crémazie

Dans le plein jour du ciel natal qu'elle reflète,  
Et que l'ombre d'exil ne vient plus assombrir,  
Nos yeux ont reconnu l'image du poète,  
Telle que la douleur et le rêve l'ont faite;  
Et nos mains vont se tendre, et nos bras vont s'ouvrir.

Nous t'embrasserons tous, ô notre doux aède!  
Ô notre illustre barde, enfin, grâce au sculpteur,  
Grâce au maître inspiré que l'idéal obsède,  
Enfin tu nous reviens, enfin l'on te possède,  
Et tu nous apparais comme un triomphateur.

Un frisson de lumière a passé sur ta tempe,  
Tu revis; et, vibrant à l'appel de tes yeux,  
Le vieux soldat mourant se redresse et se campe,  
Et le drapeau déroule, au sommet de la hampe,  
La gloire des lys d'or, dans la gloire des cieux.

Suprême illusion de l'oeuvre de l'artiste!  
Prolongeant jusqu'à nous l'écho répercuté  
Des rythmes dont le charme attendrissant persiste,  
Au souffle harmonieux de la Saint-Jean-Baptiste,  
Les cordes d'une lyre invisible ont chanté.

Ô poète, c'est toi! Nous t'écoutons encore,  
Sous le rayonnement de nos clochers vainqueurs;  
C'est ta race, aujourd'hui, qui t'exalte et t'honore,  
Et, comme à Carillon, la trompette sonore,  
Dans un groupe infrangible, a réuni les coeurs.

Dans cette île de gloire où la ville évolue,  
Tout un peuple t'acclame, au pied du Mont-Royal;  
Maisonneuve te nomme et Chénier te salue;  
Jeanne Mance s'incline, et Bourget, l'ombre élue,  
Te bénit, te console, ô chantre de Laval!

Ta place parmi nous, nous l'avons élargie,  
Le temple de mémoire ouvre sa porte en deuil:  
Barde, que ta tristesse enfin s'y réfugie;  
Que le mal de ta peine et de ta nostalgie  
S'apaise au gracieux sourire de l'accueil.

Les villages pieux et les villes fidèles,  
De roses ont fleuri les chemins du retour,  
Et les brises du fleuve apportent sur leurs ailes,  
Avec tous les parfums des floraisons nouvelles,  
Des messages de paix, de bonheur et d'amour.

De tous ses ornements, le sol te fait l'offrande:  
L'érable a déployé l'emblème qui te plaît:  
L'été, sur la montagne, a tressé sa guirlande;  
Et c'est en ton honneur que la chanson normande,  
Ce matin, des coteaux en fête, s'envolait.

À toi, tous ces refrains de musique lointaine,  
Que les jolis rosiers blancs et les pommiers doux  
Effeuillent sur les eaux de la Claire Fontaine!  
À toi, tous les respects d'une race hautaine!  
À toi, tous les bonjours du pays de chez nous!

À toi, les dons sacrés, ô divin Crémazie,  
L'encens du souvenir et de la piété,  
Les fleurs de l'éloquence et de la poésie!  
À toi, la palme! À toi, la coupe d'ambrosie.  
À toi, le vêtement de l'immortalité!

*Patrie intime* (1928)

## Charles Gill (1871-1918)

À 19 ans, Charles Gill étudie la peinture à Paris, à l'École des Beaux-Arts; il restera cinq ans en Europe. Lorsqu'il rentre à Montréal, il enseigne la peinture et le dessin. Ami de Nelligan, il participe aussi activement à l'*École littéraire de Montréal*, qu'il préside à partir de 1903. Il meurt en 1918, lors de l'épidémie de la grippe espagnole.

Il écrit de la poésie, des contes, des critiques littéraires... Après sa mort, sa sœur, Marie Gill, fera publier l'ensemble de son œuvre poétique en un volume: *Le Cap Éternité*, suivi des *Étoiles filantes* et de traductions d'Horace. Réginald Hamel, de l'Université de Montréal, a rassemblé et publié la correspondance. Ce professeur a aussi publié deux livres sur ce poète: *Charles Gill, Poésies complètes, Édition critique* (HMH) et une biographie, *Charles Gill* (Lidec).

### Crémazie

#### I

Ô Crémazie! ô sombre destinée!  
Ô dur exil! ô tombe abandonnée!...  
Par la Vie et la Mort

Tu fus trahi; car même dans ta cendre,  
Le Canada n'a daigné te défendre  
Contre le sort.

Nous te laissons languir aux gémonies  
Malgré tes chants, malgré les harmonies  
Que ta voix modula;  
Mais une basse et dégradante offense  
A cravaché notre reconnaissance,  
Et nous voilà!

C'est plus qu'un nom, c'est toute la Patrie  
Que le transfuge insulteur a flétrie  
Avec ton souvenir;  
C'est sur nos coeurs indignés que retombe  
Ce que l'injure a vomi sur ta tombe  
Pour l'avilir.

Ô trépassé! pour toi la Terre est tendre  
En te donnant de ne pouvoir entendre  
La voix des renégats;  
Mais par delà les vagues en démence,  
Le cri d'un peuple, au fond du noir silence  
Tu l'entendras!

Ce vers sublime accordé sur ta lyre,  
Que le drapeau de Carillon inspire  
    Au vieillard à genoux,  
Nous le clamons à ta grande poussière:  
« Vous qui dormez dans votre froide bière,  
    Réveillez-vous! »

Assez longtemps, poète, ta mémoire  
A reposé dans une paix sans gloire,  
    Sous le laurier fané...  
Voici venir l'aurore grandiose!  
Réveille-toi pour ton apothéose:  
    L'heure a sonné!

## II

Le premier parmi nous, aux voûtes souveraines  
Il a plané, le front perdu dans les éclairs;  
Il a fait résonner la fierté des beaux vers  
Dans le ciel constellé des gloires canadiennes.

Et sur notre Parnasse il reste le plus grand  
Par la forme énergique et la haute pensée  
Qui voltige, amplement limpide et cadencée,  
Du frisson triomphal au sanglot déchirant.

Attentif à l'écho de nos magnificences,  
Il a, du drapeau blanc déroulant les vieux plis,  
Salué la splendeur morte des fleurs de lys,  
Et sa Muse a pleuré sur nos désespérances.

Et comme avec l'épée altière des aïeux  
Il a taillé son œuvre à même notre drame;  
Tout le rêve d'un peuple a tenu dans son âme  
Pareille au lac géant qui reflète les cieux.

Plus tard, il s'est ému devant le Tricolore,  
Étant de ces vaillants et fidèles soldats  
Dont l'amour filial ne se mesure pas  
Aux teintes du drapeau que la Patrie arbore.

Les siècles, de son nom devront se souvenir,  
Si la fatalité nous ravit à la gloire;  
Il fait revivre en nous les grandeurs de l'histoire,  
Et nous vivrons par lui dans l'immense avenir.

Souvent, au cours de l'âge, une voix inspirée  
Qui vibre, seul écho d'un peuple enseveli,  
Réveille, au fond des temps comme au fond de l'oubli,  
Le passé de ce peuple et sa langue sacrée.

Nous l'aimons pour les chants auxquels il préluda,  
Pour le verbe qui vit quand meurent les empires,  
Nous dont le cœur français palpite au son des lyres,  
Nous l'aimons pour la France et pour le Canada!

Le rêve s'endormit, emporté par ses ailes  
Dans les vertigineux lointains de l'Idéal,  
Et tomba brusquement, sur le pavé banal  
Brisant à tout jamais son bandeau d'étincelles...

Il a sombré dans les abîmes d'une loi  
Qui punit l'imprudence et sauve l'infamie,  
Naufragé ballotté sur une onde ennemie  
Où la ruse est boussole avant la bonne foi.

Il s'est, devant la honte, enfoui dans la misère.  
Du même coup, le sort l'a deux fois exilé,  
Puisqu'au scintillement de l'azur étoilé  
Sa Muse pour toujours a fermé sa paupière.

Toute l'affliction, tout le deuil, tout le fiel  
De sa tragique fin l'a rendu vénérable;  
Non moins que le génie au souffle impérissable,  
La profonde douleur l'a rapproché du ciel!

### III

Les bords du Saint-Laurent reverront le vieux maître,  
Car nous joindrons bientôt, pour le faire renaître,  
La majesté du marbre à l'éternel airain.  
Pour qu'il ne souffre plus et jamais ne s'envole,  
Nous le scellerons bien dans le double symbole  
De l'airain qui demeure et du marbre serein.

Quand il sera debout, si parfois la poussière  
Que soulève le vent des grands chemins, altère  
L'éclat des traits de bronze ou du blanc piédestal,  
L'aube compatissante aux splendeurs profanées,  
Avant que l'astre roi n'éveille les journées,  
Lavera cet affront dans son divin cristal.

Et dans l'immensité de notre âme fervente,  
Nous lui ferons une autre aurore éblouissante  
Dont les pleurs laveront les taches du passé.  
Sur sa gloire, à nos yeux déjà marmoréenne,  
Comme sur la statue où l'aube en pleurs s'égrène  
Quelque chose de pur aura tout effacé.

Immobile à jamais dans sa noble attitude,  
Nous le dresserons haut devant la multitude,

Entre le Mont-Royal et le fleuve géant;  
Ainsi que dans son œuvre effleurant les nuages,  
Il faut qu'il apparaisse au long regard des âges,  
Enfin maître du sort et vainqueur du néant.

Nous irons contempler, par un matin de fête,  
Le soleil des grands jours auréolant sa tête,  
Comme d'un diadème auguste de clarté;  
Et tout émus d'avoir compris le sens des choses,  
Nous connaissons l'orgueil de couronner de roses  
Un front couronné d'or par l'immortalité!

*Le Cap Éternité (1919).*



**La Bibliothèque électronique du Québec**  
n'est subventionné par aucun gouvernement  
et est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.